

lors il avait le droit de manger mes pommes de terre... Ah! j'entends pas ça! s'il touche à mes légumes, c'est un voleur... et faut qu'il me les paye... et il y a touché... j'avons vu ses enfants en déterrer à mon nez et à ma barbe, et il ne veut pas me les payer... mais vous concerez ben que ça ne peut pas se passer comme ça!... Je lui ai dit: "Paye-moi mes pommes de terre!" et il a eu le front de me répondre: "Rends-moi mon terrain!"

"Moi, je dis que ce terrain, c'est le sentier, et je ne rendrai rien du tout! V'là l'affaire, nous nous sommes déjà envoyé des *assommations* sur du papier marqué... puis il a été se plaindre à Noyon, et le juge de paix, ou le greffier, ou le commissaire, m'a envoyé ce papier par lequel il faut que j'aie à expliquer ma cause dans deux jours... et je voudrais ben vous y voir aller à ma place... Tenez, v'là toutes les paperasses que j'avons déjà échangées; ça vous expliquera comme quoi je suis innocent et que c'est Lupot qui a tort. Avez-vous ben compris?"

—Oui, oui, j'ai bien compris... je ne suis pas bien persuadée que vous êtes dans votre droit...

—Oh! si vous n'en êtes pas persuadée, c'est que vous n'avez pas compris. Je vous dis que le sentier n'est pas à Lupot!

—Ah! si l'on peut prouver cela!

—Mais à coup sûr qu'on le prouvera, puisque depuis longtemps mes vaches allaient s'y promener et y faire... leur nécessité, et Lupot ne soufflait pas mot, preuve que mes vaches étaient dans leur droit!

—Très-bien, donnez-moi tous ces papiers... je vous ferai gagner votre cause...

—Ah! ça y est, et vous me ferez avoir un dédommagement pour les pommes de terre qu'on m'a volées?

—Je l'espère. Est-il long, ce sentier qui a causé tout ce différend?

—Hum!... pas ben long... pas ben court non plus... il peut avoir comme quatre-vingts à cents mètres de long.

—Diable! c'est quelque chose!

—Et vous irez après-demain à ma place à Noyon?

—J'irai. Vous pouvez compter sur moi. Je déploierai mon éloquence... et vous gagnerez votre cause, j'en suis assurée...

—Ah! morgué!... je suis capable alors de vous donner... une fâmeuse poignée de mains!... Au revoir, mon avocat! L'affaire est pous midi; je reviendrai ici dans deux jours sur le soir; vous serez revenue?

—Oh! bien avant... Ah! où est votre terrain, je ne serais pas fâché de voir votre sentier et vos pommes de terre?

LE GROGNARD.

MONTREAL, 1 Sept. 1883.

DÉPÊCHES DE LA DÉBAUCHE.

Rome 29 août 1883.

Les gens qui étaient allés à Rome chercher de la laine sont revenus tondus.

Lundi matin j'ai revu le portier de M. Siméon qui ma communiqué la nouvelle que les affaires de Victoria resteraient telles qu'elles sont taient.

J'ai reçu l'ordre de renvaler tous mes mandements. Ainsi mon mandement *Tussus maladictorum* et mon autre *Bandum nichorum* sont considérés comme non avenue.

L'Ecole de Victoria restera ouverte pendant encore un an.

Un gros monsieur de par ici viendra à Montréal faire une enquête sur la conduite de Laval et j'espère que tout se réglera à la satisfaction des intéressés.

Les étudiants ne visiteront pas l'Hôtel-Dieu cette année, et si les professeurs des deux universités mettent un peu d'eau dans leur vin, on évitera bien des scandales.

Laval a voulu prendre le beurre à poignée mais il a fondu entre les doigts. Je crois qu'ils seront plus prudents à l'avenir.

M. Hector Berthelot, rédacteur du *Grognard* s'est embarqué hier soir à bord du *Persia* à destination des chutes de Niagara et de Détroit. Pendant son absence la rédaction de ce journal sera confiée à un comité de Collaborateurs appartenant à la presse régulière de Montréal.

CORRESPONDANCE AMOUREUSE.

D'Israeli, Co. de Wolfe 21 août '83

Mon cher *Grognard*,

Je compte sur toi, étant certaine d'avance que tu auras la complaisance de répondre à la charmante missive qui m'a été adressée ces jours derniers; laquelle je te permets d'en faire usage dans tes colonnes:

Monsieur. Bien fâchée en vérité de ne pouvoir acquiescer au *brillant honneur*, à la *gracieuse demande* que vous me faites; mais comme je suis encore bien jeune et qu'il n'y a pas encore bien longtemps que votre chère défunte a quitté ce bas-monde, je craindrais réellement d'y perdre beaucoup en laissant mon humble position de servante pour m'attacher à vous par les liens indissoluble du mariage.

En vérité, je vous l'avoue franchement, il faudrait me faire violence pour vous aimez; permettez-moi de vous dire même que je n'éprouve que de l'aversion bien sincère pour votre personne, surtout depuis que vos *beaux regards* se sont tournés vers moi. Ainsi, vous voudrez bien ne pas vous arrêter plus longtemps à mon sujet et vivre comme si je n'avais

jamais existée,

Je demeure votre etc.

V. D.

P. S. M. l'Editeur, vous voudrez bien ne mentionner que les initiales de J. P. pour le nom de mon admirateur; je me charge du reste, vous remerciant d'avance pour votre bienveillance,

Votre servante

V. D.

Disraëlie Woulf conté 22 août '83

Mademoiselle permettez-moi de vous écrire quelque mot à l'égard mon idée je voudrais faire connaissance avec vous si caït de votre gout permettez-moi de vous rendre une visite soit d'une manière ou de l'autre ayer la bonté de me donner une réponse vous être la première qui mes venu dans lidé je nen mest encor aussi à vous parler mes comme je vous conai pas poucoup joimerai à macuré sur le papier daigner me répondre, songé à votcel affaire émidiatemen pour macuré dune manière et de l'autre je termine ce peut de mot en vous saluan je me die votre amie,

J. P.

taché de répondre dans la coure de la journé vous aller peut être me trouvey pressé chaquen connai sont affère.

L'AUTOGRAPHOMANIE.

Les autographiles forment une caste aussi nombreuse que les spirites, les morphinés et tant d'autres; ils sont aussi les produits de ce siècle de petites choses et de vulgarités d'esprit: c'est une classe à part qui va, vient, se démène, harcèle sans relâche, et fait subir à l'homme en vue une de ces persécutions plus féroces que celles des anciens chrétiens.

L'autographiste et l'autophile se servent l'un à l'autre de cause et d'effet: l'autographiste est celui qui glisse partout ses vers, sa signature, ses maximes dans les registres d'hôtel, sur le Mont-Blanc, sur les tables de café, dans les albums de salon, sur les tombes du Père Lachaise et sur les pyramides d'Egypte.

Tout lui sert: le carton, le bois, l'écorce des arbres, le papier, le zinc, l'étain, l'or, l'argent, le granit, tout est bon pour laisser à la postérité d'innombrables autographes; il signera avec une hache, allumera un incendie pour faire flamboyer son nom, ira jusque chez les tribus sauvages pour tatouer, sur la poitrine du chef, la nomenclature de ses œuvres et l'adresse de son éditeur.

L'autographiste, le pendant de l'autophile, ne vit, ne comprend l'existence que pour sa collection de petits papiers signés de noms célèbres; il ne tient pas à la qualité, la quantité lui suffit; il est bon d'avoir des autographes de gens sérieux certainement, mais il admet très bien les demis et même les quarts de génies.

C'est ainsi qu'il a pieusement, côte à côte, Voltaire et Timothée Trimm, Napoléon et M. Gagne,

M. Roland et Mlle Océana; ce qu'il préfère de l'écriture de ces personnages, ce ne sont pas leurs chefs-d'œuvre, c'est au contraire ce qu'il y a de plus infimo, de plus terre-à-terre; des notes de blanchisseuses, des commandes à un cordonnier: il prétend que cela fait mieux connaître le caractère du grand homme, qu'on soulève plus facilement un coin du voile que cache sa vie privée.

**

Des sommes folles s'engouffrent dans cette passion qui n'est point, croyez-le, une innocente manie: l'amateur d'autographes n'a plus de famille, plus d'amis, il a un album célèbre qu'il faut augmenter tous les jours; et patiemment, sans se décourager, cherchant du matin au soir, il parcourt Paris, furetant partout, fouille les librairies, bouscule les étalages des quais, met sens dessus dessous les magasins de curiosités pour trouver un fragment du discours de l'abbé Cottin ou le menu que Fénelon griffonnait pour son cuisinier.

Et rien ne le rebute: les billets amoureux de Mme de Pompadour fabriqués par une maîtresse de piano aux abois, une proclamation de Robespierre copiée par un employé farceur, tous ces autographes jaunés par procédés et qui ne sont authentiques que pour l'enragé collectionneur, il prend toujours, il emmagasine les papiers d'écriture illisible, et reçoit journellement grand nombre d'escrocs lui apportant les pattes de mouches des célébrités de tous les temps.

Mais nous, qui n'ambitionnons pas les signatures célèbres, gardons pourtant et avec grand soin de chers autographes: c'est-à-dire nos vieilles lettres. Quand nous entendrons la voix de la solitude, quand un vide profond nous entendra la voix de la solitude, quand un vide profond nous enserrera le cœur, éparpillons alors sur la table nos passions mortes, nos amitiés détruites et nos sottises inavouées.

Ils sont là, ces pauvres billets pleins de rires, de désespoirs et de troubles; les larmes sont mal séchées sur celui-ci, l'autre est d'une écriture pleine et forte, la chair et le sang circulent entre les lignes hardiment tracées; et dans tous ces cadavres de sentiments vrais ou faux, que de croyances fragiles, d'illusions détruites, de rayons d'esprit évanouis dans la vie active et réelle!

**

Mais je vous donne un très mauvais conseil, lorsque je vous engage à garder vos lettres anciennes: je vais vous le prouver en vous contant une anecdote que j'ai lue dans un ancien recueil.

Un gentleman, très inflammable et très galant homme, puisqu'il n'aimait que pour le bon motif, avait pris des femmes légitimes dans toute l'Angleterre; son plan était des plus simples: joli garçon, de manières distinguées, il se présentait, plaisait, et empochait la dot qu'il allait manger dans un autre district.

Quelquefois, une des femmes

apprenait où se trouvait l'infidèle, et lui envoyait les plus déchirants reproches; l'infidèle lisait les lettres, puis en faisant de petits paquets séparés qu'il mettait dans une malle.

Une jeune fille du comté de Northumberland fut sa dernière victime. Je ne sais plus à quelle occasion, un beau jour, le masque fut arraché et le sensible fripon conduit à la prison de la ville. Pourtant les juges étaient favorables, les preuves semblaient insuffisantes, et il eût été certainement acquitté sans la découverte de la malle révélatrice, qui prouva que cet homme incomparable en était à sa vingt-huitième femme. Les lettres furent lues au tribunal; c'étaient des cris de douleur, des transports d'amour si touchants, si tendres...

Le matrimoniaque fut pendu!

Il se peut aussi, quo dans tous ces papiers jaunés, vous trouviez deux lignes qui vous arrêtaient avec un sourire trempé d'une larme. Une âme vous aimait; baisiez pieusement le sillon tracé par une plume sincère, jetez les autres au vent du ciel et gardez celle-là; elle vous préservera des désillusions et des défaillances, vous en murmurez les mots qui arriveront à vos oreilles avec la douceur d'un chant, parce que les sentiments vrais divinisent la prose, lui donnent les d'un rythme, et font entendre quelque chose de céleste comme les sons d'une harpe d'or.

JEANNE-THILDA.

L'HOMME AU SEAU.

Le marché aux chevaux de Paris est en deuil, car il vient de perdre sa gloire la plus pure. "L'homme au seau" est mort depuis deux jours, mort d'indigestion!

Ce curieux personnage était l'un des rares types survivants de Paris pittoresque. C'était un grand gaillard maigre, ossoux, propriétaire de mains énormes et de pieds idem, et nommé Alfred Mouchet. Il était "trotteur," c'est-à-dire qu'il faisait trotter les chevaux des marchands pour les présenter aux clients. Cela lui rapportait 5 ou 6 fr. par jour. Ces 6 fr. eussent largement suffi à un autre pour vivre; mais pour Mouchet, c'était bien juste de quoi ne pas mourir de faim.

Le malheureux était atteint, en effet, d'une fringale permanente, d'une boulimie sans précédent dans l'histoire des faims canines, et des livres de pain ne le rassasiaient pas. Quand il se trouvait un amateur de bonne volonté pour lui payer un déjeuner à son idée, Mouchet mangeait en sa présence un dindon, un gigot de six livres, et arrosait le tout d'un seau de vin. De là son surnom de l'homme au seau.

Il était bien connu de tous les gens qui font métier de montrer Paris aux étrangers, et ceux-ci le montraient fréquemment aux touristes curieux de le voir fonctionner.